

ENTRE PASSE ET PRESENT, NOS CŒURS BALANCENT

Il semble que les gens à l'automne de leurs âges soient plus sensibles aux aléas de la vie que les plus jeunes, d'où cette mal-vie qu'ils ressentent quotidiennement. Malgré toute cette relative aisance matérielle qu'on vit actuellement, malgré tout le progrès social que notre pays a connu, on sent une certaine amertume et un certain dégoût dans nos cœurs qui nous empêchent d'être à l'aise.

Il est certain que celui qui a vu deux choses peut choisir facilement que celui qui n'a pas de choix. De même que celui qui a vécu à cheval entre deux âges peut aisément opter pour l'un au détriment de l'autre. C'est pourquoi une bonne partie des gens qui ont connu les années fastes de l'Algérie ont mal au cœur aujourd'hui de voir tout leur espoir fondre comme cela sans pouvoir faire quelque chose. Ils sont tous unanimes à dire qu'avant, on avait peu de moyens avec beaucoup de volonté et maintenant c'est tout à fait le contraire.

Le pire, c'est que les jours à venir semblent plus sombres qu'ils ne le sont maintenant, à tel point qu'on crie en chœur que le jour qui passe est meilleur que celui qui va venir. Notre quotidien ne pousse guère à l'optimisme. Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil aux journaux quotidiens pour se rendre compte des dégâts constatés : crimes, vols, viols, rapt, agressions, insultes, corruption et j'en passe.

Pourtant, en partant, la colonisation nous a laissés un patrimoine inestimable que nous n'avons malheureusement pas su garder soit par ignorance, soit par indiscipline, soit par bêtise. Il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur les villas encore visibles pour constater les dégâts. Ces belles constructions, entourées de grillages et de roses, bien peintes, avec

des entrées magnifiques... Elle nous a laissés des rues paisibles et ombragées, bordées de grands arbres avec de l'eau fraîche qui coulaient le long des caniveaux. Elle nous a légués des salles de cinémas, des stades de foot, de volley, des courts de tennis, des piscines...

C'est peut être peu de choses aux yeux de certains, mais après le départ des colons, nous n'avons pas su garder ce patrimoine dans l'état où ils l'ont laissé. Finalement, c'est nous les perdant car, à voir nos villes et villages en l'an de grâce 2015, avec comme exemple, la saleté partout, malgré tous les efforts des responsables des communes, malgré tous les moyens que l'Etat a mis à la disposition des collectivités, nous continuons toujours à nous rejeter la balle. Sur le plan humain, ça laisse beaucoup à désirer. Tout le monde se dit Musulman, tout le monde s'accorde à dire que la propriété fait partie de la foi et nos mosquées sont pleines à craquer les vendredis au point où on est obligés à prier à même les rues et les trottoirs. Une fois dehors, on devient des êtres inqualifiables.

Qu'attendons-nous pour améliorer notre quotidien qui est devenu si morose ? Est-ce que nos villes et villages ressemblent à ceux des années 1960-1970 ? Est-ce que les gens sont heureux d'y vivre ? Que faisons-nous en dehors du travail qu'on n'accomplit même pas convenablement ? Deux solutions : c'est soit se cloîtrer chez soi en attendant le lendemain, soit errer dans les rues et s'attabler dans les cafés. Il n'existe aucun moyen de distractions pour les adultes. C'est à croire qu'une fois qu'on a dépassé le stade de la jeunesse, c'est la mort qui nous attend... Et puis, même les petits enfants s'ennuient à en mourir. Il y a quelques



aires de jeux pour se distraire mais elles sont peu nombreuses par rapport au nombre d'enfants. La plupart de nos enfants n'ont pour seule lieu de distraction que les rues. Quelques quartiers sont pourvus de sautoirs ou de toboggans, d'autres malheureusement plus nombreux ne le sont pas. Les maisons de jeunes ne reçoivent que les garçons comme si le mot «jeune» est uniquement réservé aux garçons. Quant aux femmes, il est préférable de ne pas en parler, elles n'ont pas droit aux loisirs comme le pense une partie non négligeable de gens. Dans le passé, on n'avait pas besoin que l'Etat intervienne pour nous créer des es-

paces pour jouer, on le faisait par nous-même. On avait la nature, les bois. On avait les terrains nus partout. Chaque quartier avait son petit stade où les bambins jouaient du matin au soir. L'oued, les puits et les séguias étaient nos piscines. On n'avait pas besoin de se déplacer jusqu'à Ténès ou Mostaganem pour aller nous rafraîchir. On ne s'ennuyait jamais dans nos villes et villages. Aujourd'hui, il ne reste rien de tout cela sauf ces souvenirs qui nous font tant souffrir et cette nostalgie qui nous détruit plus qu'elle nous régale. . . Dommage.

Slimane Bentoucha